

SULTAN HASSAN

Le coefficient social de l'archéologue est assez mince: on le considère bien souvent comme un dictionnaire un peu spécial, qui fournit, avec une précision frisant la manie, des dates, des dimensions, parfois des noms propres. Il aurait sans doute quelque exagération à voir dans ces renseignements le bagage essentiel de la science archéologique, mais il faut admettre que ces données sont des accessoires indispensables, tels les décors de théâtre. « Le touriste, a écrit un académicien grincheux, comme les hiboux, ne hante que les ruines et les villes mortes ». Remercions-le de n'avoir pas pensé à l'archéologue et convenons que le grand public confond quelquefois les moyens et le but: les documents d'archives, les fiches doivent amener à multiplier les raisons d'aimer et de faire aimer la beauté.

La route suivie par l'archéologue est parallèle à celle de l'historien, mais nous constatons souvent que les livres d'histoire ne nous donnent que très imparfaitement une connaissance intime de la vie d'une nation: les manifestations artistiques permettent une vision plus exacte. De même que la lecture d'un livre attachant nous pousse irrésistiblement à visiter la région qu'il décrit, de même l'admiration d'une œuvre d'art nous incite à nous faire une idée plus précise du milieu historique qui fut son berceau, des programmes et des modes qui ont pu inspirer son créateur.

Pour nos méditations, on ne saurait concevoir de plus bel objet que la mosquée du sultan Hassan: c'est, au

Caire, le monument le plus parfait, le plus homogène, le plus digne de figurer à côté des étonnants vestiges de la civilisation pharaonique. Les lamentables conditions historiques au milieu desquelles elle est née, d'un contraste bouleversant, doivent augmenter notre émotion.

C'est une tâche bien lourde que de formuler un jugement sur la période des Sultans Mamlouks. On ne saurait écrire leur histoire sans passion, et la faute en est à nos sources arabes; les ouvrages de Makrizi, pour le moyen âge, de Djabarti, pour les temps modernes, sont de véritables réquisitoires, qui ne sont pas toujours faux. L'histoire ne peut guère être traitée d'une façon abstraite, comme un problème de mathématiques: elle doit être étudiée en fonction d'un ou de plusieurs groupes d'êtres humains. N'examiner que les faits politiques, à l'intérieur de l'Egypte, à cette époque, c'est rédiger un long pamphlet, mais il est inévitable. Nous convenons, avec Makrizi, que les Mamlouks « commettaient de nombreux désordres, attaquaient les habitants, les égorgaient, pillaient leurs richesses, enlevaient leurs femmes et leurs enfants, sans que personne pût les en empêcher ». D'autres écrivains nous montrent l'ambition des grands officiers, dont les gestes ne s'expliquent guère que par leur intérêt personnel; ils nous dévoilent leur ignorance, leur arrogance et leurs débauches, et nous aident à conclure que la plupart de ces anciens esclaves ne possédaient ni bonté ni pitié.

Ces appréciations, pour justes qu'elles soient, nous les oublions en contemplant les œuvres d'art qui ont vu le jour aux instants où ces singuliers satrapes ont soumis l'Egypte à une dictature inexorable. C'est vraiment au Caire que les pierres chantent la gloire du passé. Nous devons parfois chercher nous-mêmes, à travers cent petites ruelles, la douce mélodie d'un modeste sanctuaire. Depuis la mosquée el-Azhar jusqu'aux murailles septentrionales de la cité, on est accompagné par un concert harmonieux, qui se termine en une solennelle apothéose. Mais on entend un hymne magnifique et fier lorsque les puissants remparts de la mosquée du sultan Hassan viennent défier le champ de notre œil.

Si, d'autre part, on évoque les belles pages laissées par les sultans d'Egypte dans le domaine de la politique extérieure, Sultan Hassan est le digne symbole, l'émou-

vante synthèse du régime mamlouk. Ce gouvernement a été trahi par la méthode de composition chère aux historiens arabes, par ce procédé qui découpe les siècles en tranches annuelles et morcelle les ensembles à coup de biographies. Sultan Hassan est le reflet vivant, tangible, de l'impérialisme musulman du moyen âge: il commémore, dans la hardiesse de ses contours modelés avec énergie, une volonté décidée et une inoubliable noblesse.



Le règne du sultan Hassan, ou plutôt ses deux règnes, puisqu'il fut déposé une fois, représentent une des périodes les plus agitées du moyen âge égyptien. Entre le mois de juin 1341 et le mois de décembre 1347, date de l'avènement du sultan Hassan, six monarques s'étaient succédé sur le trône d'Egypte: un seul d'entre eux était mort dans son lit, un autre avait eu la chance de n'être que déposé, mais les quatre autres avaient été assassinés. Hassan règne une première fois de décembre 1347 à août 1351, puis d'octobre 1354 à mars 1361: il est alors mis à mort; il n'avait pas 27 ans.

Ces quatorze années sont remplies par des intrigues et des émeutes, tout comme la période qui les précéda. Le premier règne voit la funeste peste noire de 1348-1349, celle même qui, se répandant en Europe méridionale, sert de prétexte au *Décaméron*. Au cours du second, les officiers mamlouks continuent à se livrer à leurs désordres, et deux noms familiers reviennent très souvent, ceux des émirs Chaikhou et Sarghitmich, qui ont précisément fondé des monuments dans le quartier avoisinant la mosquée du sultan Hassan. Les historiens veulent bien reconnaître au monarque certaines qualités, comme le courage et l'énergie, ainsi qu'une grande piété: il semble qu'on doive comprendre plutôt grandeur d'âme. C'est ainsi qu'on nous dira qu'il passa les années d'interrègne en prison et qu'il les consacra à la copie d'un ouvrage religieux.

« On comprend malaisément, écrit Ebers, après ces jours d'épouvante où les champs restèrent sans laboureurs, les maisons sans serviteurs, les altérés sans porteurs d'eau, ceux qui avaient besoin d'habits et de mobilier sans artisans, où chaque bien avait baissé de prix, que

le sultan Hassan ait trouvé les moyens et la force nécessaires à édifier un temple qu'on vante, à raison, comme l'effort le plus superbe et le plus parfait de l'architecture arabe ».

Ce fut au cours du second règne, en 1356, que le sultan Hassan donna l'ordre de commencer les travaux de sa mosquée: elle ne devait être achevée qu'en 1363, soit deux années après sa mort. Les écrivains arabes du moyen âge sont enthousiastes pour décrire ce monument, dont ils ont senti toute la valeur. Ils s'extasient sur sa superficie inusitée, sur ses proportions grandioses, son plan remarquable, son aspect impressionnant, la hauteur des liwans, le calibre de la coupole, la magnificence du portail et concluent: « On ne connaît en aucun pays un temple qui égale cette mosquée ».

On y travailla donc pendant sept ans, non sans découragement, si l'on en croit une déclaration du sultan lui-même: « Si je ne craignais d'entendre dire que le sultan d'Egypte est incapable d'achever une construction qu'il a commencée, j'abandonnerais les travaux de cette mosquée, à cause des dépenses énormes qu'il a fallu engager ». D'ailleurs les difficultés n'étaient pas seulement financières: l'édifice devait comprendre quatre minarets; à l'achèvement du troisième, l'un d'eux s'écroula; on ne le refit pas et l'on renonça au quatrième.

Pour avoir été aussi impressionnés de la majesté du monument, les écrivains arabes ne pouvaient manquer d'entourer sa naissance de merveilleux. Le sultan, nous dit-on, avait convoqué les architectes de toutes les contrées de la terre, leur donnant comme instructions d'édifier un monument incomparable, en s'inspirant, pour le dépasser, de l'édifice le plus élevé de l'univers. On convint que c'était l'arc de Chosroès à Ctésiphon: ce fut donc celui-ci qu'on imita en lui destinant une plus grande hauteur.

Nous ne nous arrêterons pas à une légende, laquelle « raconte que le sultan fut si émerveillé à la vue d'un pareil chef-d'œuvre qu'il fit couper les mains à l'architecte afin qu'il ne pût tracer un autre plan semblable ». C'est tout simplement un thème de folklore: on le retrouve même pour un autre monument du Caire, la mosquée de Kidjmas.

« Les dimensions, écrit Herz Pacha, sont colossales,

Dans sa plus grande longueur, Sultan Hassan mesure 150 mètres; dans sa plus grande largeur, 68 mètres; la superficie totale ne représente pas moins de 7906 mètres carrés. Quant à la hauteur, elle est, devant l'entrée, de 37 mètres 70, et il faut tenir compte du fait que les gros murs, dont le revêtement extérieur est en pierre de taille, reposent sur un sol rocailleux s'affaissant en pente douce de la Citadelle vers la ville; des travaux de substruction considérables ont donc été nécessaires ».



Le monument fondé par le sultan Hassan est un collège religieux, une madrassa. Cette institution est née en Perse, sur l'initiative de la dynastie seldjoukide, laquelle, pour lutter contre les schismes et les doctrines trop rationalistes, organisa un enseignement d'Etat. C'est ainsi que la madrassa, l'école officielle de théologie, devint un organisme politique, une « forteresse de théologie, » suivant la définition d'un écrivain arabe. Et de nouveaux programmes, inspirés par la pensée du célèbre Ghazali, vinrent asseoir définitivement l'orthodoxie sunnite. Créée en Perse, la madrassa s'achemina vers l'Occident, en Syrie et en Egypte: c'est dans ce genre d'établissement que furent formés les esprits qui contribueront à la résistance contre les Croisés et les Mongols. Politiquement, la madrassa a sauvé l'islam et provoqué la splendide hégémonie des XIV^e et XV^e siècles.

Une curieuse anecdote nous est rapportée par un historien arabe. Il nous raconte que le sultan ottoman Sélim Ier, après la conquête de l'Egypte, en 1517, visita quelques monuments du Caire. Après avoir admiré la mosquée du sultan Moayyad, il déclara: « C'est une construction digne d'un roi ». Pénétrant dans celle de Ghawri, il la condamna brutalement et non sans dédain, par cette boutade: « C'est la halle d'un marchand ». Mais, en bon connaisseur, il montra qu'il avait été impressionné par la mosquée du sultan Hassan: « C'est bien là une puissante forteresse ».

La réflexion est criante de vérité et elle récompense dignement le créateur. Le terrain choisi pour la construction se trouvait juste en face du château-fort qui domine la ville du Caire, et l'architecte sut s'inspirer

de ce fait essentiel. C'était une gageure que d'avoir songé à dresser ce monument austère en face de l'hostilité presque insolente des murailles de la Citadelle. L'architecte fit donc de la mosquée un édifice d'une majestueuse fierté, splendide défi à la Citadelle, devant laquelle elle s'érige avec une force tranquille. La Citadelle s'allonge comme pour se préparer à bondir; Sultan Hassan ne perd pas un pouce de sa taille, dans un élan d'orgueil placide: la mosquée du sultan Hassan, édifice cyclopéen, semble écraser la Citadelle. Le monument vaut par son admirable position, et il est mis en relief par l'esplanade qui le sépare de sa rivale. Cette bâtisse sévère, à l'aspect militaire, n'a pourtant rien d'hostile.

Avec le monument qui abrite un collège religieux, rénovation politique de l'enseignement d'Etat sunnite, l'institution s'avère belliqueuse: une telle masse montre bien que la guerre est déclarée sans merci à toutes les hérésies comme aux schismes. Pour l'architecte de génie qui la conçut, la mosquée du sultan Hassan, face à la Citadelle du Caire, devait être un colosse, le cadre le voulait, mais la réalisation nous procure une étrange association dans laquelle s'affirment à la fois la domination militaire et la force culturelle de l'islam.

Par là-même, le sens du monument déborde au-delà du programme visé et réussi d'un collège religieux. Rarement talent d'architecte n'exprima mieux l'idée de force et, à lire les détails de l'histoire contemporaine, on pourrait se demander si l'artiste n'a pas voulu donner une leçon de discipline et d'autorité. Il y faut voir une critique hautaine des pénibles désordres de la rue, des soubresauts vertigineux de la politique, qui nous semblent encore, à travers les textes, comme un tourbillon échevelé. La mosquée s'élève avec une atmosphère générale de vigilance, comme le modèle d'une calme gravité. Jamais œuvre musulmane n'a laissé paraître une telle conviction. L'artiste est, en effet, d'une sincérité éclatante: sincère, il l'est jusqu'à la cruauté. Au souverain qui n'arrivait pas à se maintenir sur son trône et finalement y trouva un trépas funeste, l'architecte donne, avec une grandeur héroïque, une dure leçon de persévérance. De nos jours encore, Sultan Hassan manifeste la volonté de résister même à l'incurie des hommes : il a tenu, nous verrons, contre leur méchanceté.

Ainsi commentée par les crises ambiantes, la mosquée du sultan Hassan prend une valeur insoupçonnée, nous invite à réfléchir. Nous sommes loin de la mélancolie douce, de l'élégance gracieuse, qui caractérisent les œuvres musulmanes. C'est l'œuvre idéale pour représenter les rapports du croyant musulman avec son Dieu: on dirait que l'homme met sa fierté à ne pas solliciter la bienveillance divine, mais qu'il proclame, avec la solidité d'un roc, Son unité et Sa puissance. Le minaret s'élève bien haut dans le ciel, le plus haut possible, et sa masse est là pour affirmer qu'on ne saurait l'abattre.

Nous pensons aussi à ces réflexions de Fromentin sur les peintres hollandais du XVII^e siècle: « Si l'on imagine le spectacle que le pays pouvait offrir en ces temps terribles, on est tout surpris de voir la peinture se désintéresser à ce point de ce qui était la vie même du peuple. On se bat à l'étranger, sur terre et sur mer, sur les frontières et jusqu'au cœur du pays; à l'intérieur, on se déchire. L'on peut dire que tous les peintres de la grande et pacifique école dont je vous entretiens sont morts sans avoir cessé presque un seul jour d'entendre le canon ».



Le collège religieux, en Egypte, fut aménagé pour l'enseignement des quatre rites orthodoxes. Le programme comporte une mosquée, qui formera la partie centrale de l'édifice. Dans les quatre angles, on réservera, suivant les ressources prévues pour l'institution, des logements pour les professeurs et les étudiants. Il en résulte des espaces libres autour de la cour centrale, dont l'ensemble aura la forme d'une croix. Les quatre vestibules servent de local à l'enseignement. Dans sa conception grandiose, l'architecte de Sultan Hassan a conservé le plan cruciforme de la madrassa, mais son innovation a consisté à refaire aux quatre angles une madrassa en miniature. Cette originalité a une double importance: elle accentue le prestige de l'enseignement, soustrait de cette façon aux distractions toujours possibles dans l'enceinte de la mosquée; elle fait, en outre, valoir l'œuvre architecturale, car, du centre des petites cours, on est écrasé par la hauteur des murailles qui les entourent.

En poursuivant l'étude du plan général de l'édifice, nous y trouvons une belle ordonnance: nous venons de voir comment l'artiste a manifesté la nécessité d'un enseignement religieux d'Etat, donné loin des bruits du dehors, à l'abri de solides murailles. Le terrain était irrégulier sur une des façades, et c'est sur celle-ci que l'architecte ménagea son entrée. Ce cas n'est pas isolé, mais le maître d'œuvre musulman s'en tire le plus souvent par des procédés empiriques, rattrapant son ouvrage par des biais qu'il n'essaie pas de cacher. L'architecte a ici conçu deux bâtiments, reliés par un couloir coudé: il réalise ainsi un édifice à deux axes. La partie principale, dont l'orientation vers la Mecque est nécessaire, comprenant les collèges des quatre rites, le sanctuaire et le tombeau, lui procure un premier axe. Avec son entrée, l'architecte envisage un ensemble de constructions, offrant un autre plan cruciforme en miniature, dont la partie centrale forme une sorte de vestibule, qui s'ouvre par un flanc, au lieu de prévoir un accès face à la porte d'entrée.

Au XIV^e siècle, beaucoup d'édifices religieux sont déjà composites, et dans le programme de celui-ci, on devait réserver un emplacement au tombeau du fondateur. Le cas n'était pas inédit et, à l'ordinaire, ce monument funéraire était localisé dans un des angles de l'édifice. C'est là que l'architecte manifesta son génie: le hasard voulait que l'orientation de la mosquée vers la Mecque en plaçât le mur du fond précisément en face de la Citadelle. Le tombeau sera donc situé en cet endroit, comme si le monarque devait être appelé à contempler durant l'éternité le siège de sa souveraineté. Dans la mort il sera plus fort que de son vivant, car l'architecte procure sur l'ensemble de cette façade un saillant autrement formidable que les tours de la Citadelle. Cet aspect militaire est complété par la forme de la base des minarets qui encadrent le tombeau: les bases sont constituées par deux petites tourelles saillantes. Les tours sont à facettes, donnant ainsi l'illusion de l'é-moussement des arêtes, comme pour les protéger des effets des boulets de pierre.

Etant donné ce plan, qui est d'une conception admirable, l'architecte a usé de ressources infinies pour mettre en relief les diverses articulations, entrée, cour et

sanctuaire, bâtiments d'enseignement et mausolée. Tout d'abord, l'édifice se présente sous la forme d'un vaste ensemble muni de hautes et puissantes murailles et celles-ci n'ont pas la physionomie souriante des gracieux et élégants monuments du XV^e siècle égyptien. Précisément parce que l'édifice n'a pas un sens militaire, sa structure générale semble un raffinement prémédité. Sévérité et grandeur, voilà les deux principes qui ont inspiré l'architecte, et celui-ci s'est préoccupé, par des détails caractéristiques, d'exagérer ces tendances générales. L'austérité est acquise par la discrétion des motifs décoratifs, par la valeur appropriée des surfaces nues. La masse de la façade est rehaussée par l'importance des saillies: nous avons parlé de celles du tombeau et des minarets, et il nous faut insister ici sur la corniche vigoureuse qui couronne le sommet des murailles. Cette corniche se compose de plusieurs étages de nids d'abeilles et l'effet en est singulièrement puissant. Elle a aussi l'avantage d'augmenter par une illusion d'optique, lorsqu'on se trouve en bas, la hauteur des murailles. Face à la Citadelle, ce n'était pas l'impression dominante qu'avait envisagée l'architecte: il avait surtout la volonté de river l'édifice au sol. Mais sur les autres façades, où le passant n'avait plus le terre-plain de la Citadelle pour juger de l'ensemble, il fallait l'écraser, l'impressionner d'une autre manière. C'est alors que l'architecte s'avise d'un procédé original: il sabre sa façade de longues et étroites rainures, dans lesquelles il a ménagé les fenêtres nécessaires à l'éclairage. L'effet est saisissant, le contraste des corniches massives qui menacent de tomber, la flèche creuse de cette série de canaux rectilignes, contribuent également à doubler à notre vue la hauteur du mur.

Le portail d'entrée présente une noble allure; cette ouverture couronnée de nids d'abeilles est majestueuse. La masse puissante de ce porche semble encore aujourd'hui, malgré le sinistre progrès des moyens de destruction, jouer un rôle protecteur de la cité millénaire: le tout donne l'impression d'un orgueil calme et satisfait.

On pénètre dans un vestibule mystérieux, qui, dans le plan général, forme un tout: il est voûté en coupole et entièrement décoré de motifs en nids d'abeilles; mais, grâce à l'obscurité, il faut deviner cette décoration. Le

mystère qui se dégage de cette pénombre est accentué du fait que l'on s'engage dans un couloir assez étroit, deux fois coudé. L'étrangeté du lieu est donc complétée par ce tunnel, avec des échappées vers le ciel, si lointain entre deux murailles rapprochées. Et l'on chemine ainsi sans autre vision que le ciel, entre deux murs immenses, dont la base est formée de blocs gigantesques. Tout est calculé au point que l'extrémité de ce couloir, dont le développement est d'environ trente mètres, est close par un mur percé d'une petite porte. On débouche alors dans un angle de la cour centrale et l'on est saisi par une découverte imprévue, insoupçonnée. On est précipité au sein d'une clarté prodigieuse, qui ne laisse d'ombre nulle part, malgré la profondeur du liwan du chœur. En haut de ce vaste puits formé par les quatre murailles, le ciel semble irréel dans sa sérénité, dont le bleu est accusé par la blancheur éclatante des murs. On est ébloui par la profusion de la lumière, par l'aspect vertigineux des arcs de la cour. On est pris d'une émotion intense avant de pouvoir entreprendre l'analyse des détails qui coopèrent au grandiose spectacle qui s'offre à la vue : le sommet, encore massif, d'un minaret, vient ponctuer le coup d'œil général.

Dans ce pays, où, dans le passé le plus lointain, les constructions les plus colossales semblent correspondre à un irrésistible besoin, dans la patrie des Pyramides et de l'immense chaos de Karnak, la mosquée du sultan Hassan paraît pourtant une chose inattendue. Dans cette cour, on est anéanti par l'aspect de cette masse écrasante : ce n'est plus un édifice élevé par la main de l'homme au plus haut des cieux comme un hommage, qu'on a voulu digne de la Divinité, c'est un immense pan de montagne dans lequel on a creusé, qu'on a défoncé à grand peine pour y ménager les quatre liwans de la cour centrale.

Continuant sa marche vers le liwan du sanctuaire, on arrive au fond, où se trouvent la chaire et le mihrab : deux portes, aux deux extrémités, livrent accès au tombeau du sultan. C'est à nouveau la pénombre, voulue, semble-t-il, pour accentuer le calme religieux, qui devait entourer pour l'éternité la dépouille du sultan Hassan, et qui invite à une méditation profitable si l'on se remémore l'existence agitée du malheureux monarque.

Notre mélancolie va plus loin encore, puisque le tombeau est vide: après l'assassinat, on ne retrouva pas la dépouille du souverain.

Evidemment la mosquée du sultan Hassan apparaît comme un monument islamique du XIV^e siècle et son classement dans le groupe syro-égyptien ne fait aucun doute. Sa fonction de collège religieux dans la vie musulmane n'est pas, à cette époque, une originalité et, dans l'ensemble, le programme est réalisé d'une façon normale. En scrutant certains détails par une analyse très poussée, on retrouvera des influences étrangères et on suivra sans peine l'évolution de motifs décoratifs, dont on attendait le développement. Mais, à vrai dire, devant un tel chef-d'œuvre, on se sent comme honteux de chercher les sources d'un édifice marqué au coin d'un génie transcendant qui a su s'approprier d'une façon aussi personnelle des idées et des thèmes que l'on connaissait avant lui. Cette mosquée reste bien un document exceptionnel: il ne peut être utilement comparé à aucune œuvre contemporaine et l'originalité en est si forte, si puissante, qu'elle subsiste unique, comme si les architectes postérieurs avaient eu peur de s'en inspirer. On sait enfin que, par des règles instinctives, l'art musulman tourne le dos à l'art classique et que, nourris de principes différents, nous devons parfois, en Occident, faire un effort pour comprendre et apprécier ce que le goût oriental a créé. La mosquée du sultan Hassan peut soutenir la comparaison avec d'autres chefs-d'œuvre de civilisations diverses: c'est une réussite extraordinaire, moins célèbre, mais plus importante peut-être que l'Alhambra de Grenade. L'art musulman paraît être dominé par la fantaisie: au contraire, la mosquée du sultan Hassan est le symbole d'une énergie calme et attentive. Quel contraste avec les bijoux merveilleux, sans doute, mais un peu précieux, que sont les splendeurs de l'art hispano-moresque. Et en Egypte même, lorsque le style des Sultans Mamlouks inclinera, par une pente naturelle, vers le flamboyant, nous assisterons à l'éclosion d'un art du bibelot, plein de charme et de grâce, mais ces tapisseries de plâtre ciselé avec infiniment de goût, nous paraîtront, comme souvent dans les arts de l'islam, faits en série, livrés aux mains d'artisans consciencieux. Que nous soyons sensibles aux expressions fixes et nuancées

des arabesques, c'est indiscutable, mais ce sont là des phrases un peu maniérées, et dans la mosquée du sultan Hâssan, nous sommes subjugués par le témoignage d'une sobre élégance, où domine l'intelligence.

L'architecte n'a pas inventé dans son édifice des thèmes nouveaux: il a élevé un collège pour les quatre rites de l'islam. L'œuvre de génie n'est sans doute pas le produit d'une génération spontanée, elle est, comme les œuvres plus banales, tributaire du passé et peut très bien sacrifier aux modes du jour, elle le fait le plus souvent. Elle est caractérisée par une telle simplicité que les médiocres croient toujours qu'il ne s'y trouve aucun invention. Cette position est insoutenable et la mosquée du sultan Hassan en est un exemple capital. Prenant à son compte la somme des règles qui avaient présidé à la composition des édifices antérieurs, l'architecte les a combinées d'une façon personnelle, et c'est bien là le génie: il a surajouté au composé des poncifs une vie nouvelle, une conception originale, prouvant qu'il possédait tous les secrets de son métier et utilisant les ressources les plus intimes de la technique.

L'harmonie générale est toute neuve, et c'est par cette qualité que l'œuvre prend toute sa valeur. Le chef-d'œuvre musical est composé, non seulement d'une somme limitée de notes et d'une combinaison de mélodies d'un nombre assez restreint, et c'est par le charme de l'harmonie, par le jeu de l'orchestration que l'œuvre s'élève au-dessus de la banalité courante. Dans cette mosquée, l'on n'est choqué par aucune couleur voyante, et l'on trouve une hiérarchie des effets complémentaires et notamment la subordination des éléments décoratifs. On peut donc songer à une symphonie parfaite, composée avec une utilisation étudiée, soigneuse, de tous les rôles de l'orchestre, avec un sentiment très intime des nuances. « Un génie particulier, écrit si heureusement Arthur Rhône, préside à ces formes traditionnelles, à ces combinaisons géométriques; il les anime d'un souffle naturaliste; tout ornement de la mosquée de Hassan a une saveur si particulière qu'on ne saurait le confondre avec le décor d'un autre édifice ».

L'architecte fut un artiste vigoureux, qui avait le sens des puissantes synthèses, qui s'est préoccupé plus de donner une signification à l'ensemble de l'édifice qu'à

mettre en valeur la subtilité des détails. Il est faux que les artistes musulmans n'aient pas eu le sens de l'architecture: constater qu'ils n'ont pas eu des conceptions classiques en cet ordre d'idées ne suffit pas pour nier leur talent. Mais, ce qui nous frappe dans la mosquée du sultan Hassan, c'est qu'il donna à la partie décorative un rôle discret et accessoire: il la domina et en fit la servante de l'architecture, au lieu de sacrifier à la juxtaposition arbitraire, parfois sans retenue, des thèmes ornementaux. Cette mosquée est probablement le seul monument du Caire qui allie la puissance de l'effet général à la délicatesse du décor.

L'édifice nous impressionne donc parce qu'il n'a pas de commune mesure avec les autres monuments du Caire. La mosquée du sultan Hassan est la grande œuvre de tout l'islam, construite avec une solidité qui, tels les temples antiques, défie l'avenir, et on pourrait lui appliquer le vers dédié aux Pyramides par un poète arabe: « Il semble que ce soit le temps qui ait à résister aux efforts de ces édifices éternels. »

Ce monument, d'une valeur universelle, est vraiment le symbole impeccable de la grandeur et de la puissance islamiques. Sa gloire légitime est telle que nous disons « Sultan Hassan » et cela nous suffit pour désigner l'édifice; le souverain éphémère a disparu devant son mausolée. C'est par une figure du même ordre que nous parlons de Bourges ou de Chartres pour évoquer leurs immortelles cathédrales.

La supériorité de Sultan Hassan sur tous les monuments musulmans se prouve par un fait éminemment caractéristique. Pour apprécier pleinement une œuvre architecturale de l'islam, il convient d'être initié à certaines règles, de connaître certaines exigences des programmes. Sultan Hassan ne nécessite pas une profonde méditation, car il ne semble pas écrit dans une langue inconnue: pour les visiteurs sensibles à l'art, l'édifice n'a pas besoin d'être traduit, d'être transposé en un langage qui ne serait plus celui des Mamlouks ni celui de l'islam. Il n'est nul besoin de mots pour aider l'amateur à subir le pouvoir de la mosquée du sultan Hassan.

Même à un touriste blasé, Sultan Hassan doit offrir une émouvante impression d'architecture. C'est sans doute par sa taille gigantesque que l'édifice procure un sai-

sissement inattendu, mais l'émotion ressentie, de qualité plus fine, est fournie par l'admirable harmonie des proportions.

Cette œuvre, si caractéristique par certains détails, de l'architecture égyptienne du XIV^e siècle, si conforme au plan général d'un collège destiné aux quatre rites, touche à l'intemporel et à l'universel, et, en même temps, laisse découvrir la conception géniale d'un homme. Un architecte, aux idées nobles et véhémentes, a su réaliser une entreprise, dont l'exécution soignée, sans emphase, avec une éloquence dépourvue de boursoufflure, vient dignement couronner la hardiesse du projet. La mosquée du sultan Hassan commence par nous écraser. C'est une brusque vision de la grandeur de l'islam, avec le double témoignage de l'austérité et de la puissance: la beauté de Sultan Hassan vient précisément de ce que toutes les parties sont harmonieusement soumises à une idée générale. Cette construction hardie, d'un calme impérial, à qui la discipline n'a pas manqué, sert à l'apothéose hautaine de la pensée musulmane, et ce sentiment de l'ensemble donne à cette masse une majestueuse gravité.

Puis nous voulons comprendre les raisons intimes qui nous ont arraché une adhésion aussi entière. L'édifice se révèle profondément vivant, tellement qu'il peut se passer de la foule, dont il n'a que faire. Et notre admiration se fait plus vive à mesure que nous constatons la réussite de certaines audaces, le prodigieux effet de contrastes qui ne sont pas à l'échelle de l'homme, mais qui fournissent pourtant, par un jeu d'équilibres étudiés, un des plus beaux chefs-d'œuvres d'harmonie qu'un artiste musulman ait enfantés.

Pour goûter la force du monument il faut une longue amitié, une contemplation assidue: c'est en le regardant longtemps, sous tous ses aspects, qu'on découvre une surprenante beauté, une radieuse symphonie, une autoritaire majesté. C'est un magnifique et saisissant exemple d'un esprit de hiérarchie, à côté de l'anarchie brouillonne et sanglante des prétoriens.

Par une cruelle ironie, nous ignorerons probablement toujours le nom du créateur d'un chef-d'œuvre qui, en revanche, fait passer à la postérité le nom d'un jeune souverain, presque un enfant, détrôné une fois, et finalement assassiné. Pour être sultan, il fallait avoir été

esclave. Ainsi, des hommes introduits en Egypte par voie d'achat, comme la marchandise la plus banale, puis libérés par des maîtres, eux-mêmes anciens esclaves, développaient une personnalité nouvelle, sous un nom d'emprunt, et essayaient de contribuer à la grandeur de la civilisation musulmane. Le résultat est tangible, glorieux, et nous ignorerons les hommes, dont les mobiles immédiats nous sont mal connus. De même Sultan Hassan, chef-d'œuvre impérissable, laisse dans l'ombre la personnalité de l'artiste de génie qui le conçut.

Et après tout, ne vaut-il pas mieux ne rien savoir du créateur d'une œuvre de génie? Notre époque aura vu naître cette rage si décevante de connaître les misères de la vie privée des artistes, qui offrent un singulier démenti aux thèses présentées dans les écrits, au génie qui éclate dans les œuvres plastiques. Serions-nous heureux de pouvoir constater, non sans un certain sens du malsain, que l'architecte de Sultan Hassan a dû, pour vivre, ne pas s'éloigner des poncifs, nous entendons de ceux qui témoignent du plus mauvais goût? Les commentaires que nous pourrions faire prendraient une signification affreusement cruelle. En somme, il est assez beau, pour la grandeur de l'islam, que la genèse de Sultan Hassan soit entourée de mystère, comme les grandes épopées antiques.



Il serait fastidieux de décrire tous les détails de la mosquée, bien que tous concourent à mettre en valeur le gigantesque ensemble: mais il faudrait faire appel à un style particulier pour évoquer pleinement, intégralement, les aspects les plus minces en apparence et, en même temps, ne pas leurrer le lecteur, lui montrer que ces minuties, parfois d'une étourdissante invention, aboutissent à un poème vaste et aéré. « Tout ce qui enivre le visiteur, nous dit Ebers, est disposé gravement, majestueusement, harmonieusement: s'il examine avec attention et un à un les détails de l'ornementation du sanctuaire et de la chambre sépulcrale, il sentira son goût satisfait par la richesse et la variété des jeux de lignes entre-croisées, par les formes élégantes et ingénieuses que présentent les figures qui reviennent régulièrement, et il cherchera à comprendre le sens des mots et des

phrases du Coran, qui sont insérés dans les arabesques en guise d'ornement significatif, et frappent ses regards en maint endroit pour l'instruire, l'exhorter, et en même temps embellir la muraille ».

Il n'est pas jusqu'à la représentation des lampes multicolores, dont les flammes vacillantes accroissaient la vivacité lumineuse, et nous sommes reconnaissants à l'imagination qui nous permet de considérer avec une piété émue la grandeur de ces espaces éteints. Ces lampes en verre émaillé, des voyageurs les ont vues en place, avant qu'elles aient été recueillies au Musée d'art arabe, dont elles font la gloire. Aussi voulons-nous céder la parole à ceux-ci, tout au moins à ceux d'entre eux qui n'ont pas marchandé leur enthousiasme.

« C'est, écrit Jomard, dans la *Description de l'Egypte*, un des plus beaux monumens du Kaire et de tout l'empire; il mérite un des premiers rangs parmi les ouvrages de l'architecture arabe, par la hardiesse de sa coupole, l'élévation de ses deux minarets et la grandeur du vaisseau, ainsi que par la richesse des marbres et des ornemens, qui y sont prodigués sur les pavés et sur les murailles, et disposés selon la manière simple qui est propre à cette architecture. Le bois et le bronze y sont travaillés avec art dans les portes et les grillages ».

Les notations télégraphiques de Flaubert procurent une déception: « Vestibule rond, pendentifs ou stalactites, grandes cordes qui pendent d'en haut. Nous mettons des babouches de palmier. En un style aussi sec, le Journal de Fromentin met les choses au point: « Monument admirable, unique ici, le digne pendant conservé des plus belles constructions des grandes époques ».

Le peintre Lenoir a laissé un ouvrage sur l'Egypte qui n'est pas toujours du meilleur goût. Toutefois la page qu'il consacre à Sultan Hassan mérite d'être rappelée. « La mosquée du sultan Mamlouk Hassan domine le Caire tout entier: par ses proportions colossales et son style des plus purs, elle est sans contredit la plus belle des mosquées de tout l'Orient. Elle est située en face de la Citadelle. Une porte de la hauteur de tout le monument y donne accès dans une rue latérale qui aboutit à la place. Des marbres de toutes les nuances reliés par des rosaces et des ornements de bronze font ressortir l'élégance de cette entrée principale. Terminée en forme de

niche, des milliers de stalactites viennent mourir gracieusement jusqu'à la moitié de sa hauteur, où des traverses de bois découpé soutiennent une véritable collection de lampes de verre et d'œufs d'autruche richement enluminés. On gravit alors quelques marches, puis on en descend quelques autres pour se trouver de plain pied dans un immense couloir garni de bancs de pierre de chaque côté. Ce prélude mystérieux et terrible ne fait que rendre plus saisissant le spectacle merveilleux en face duquel on se trouve placé tout à coup : une cour immense, en forme de croix grecque, est occupée au milieu par une construction sarrasine des plus pittoresques. Soutenu par des colonnes de porphyre et surmonté d'une coupole, brillamment décorée, ce petit pavillon octogone ne fait qu'abriter la piscine à ablutions. En face de la porte d'entrée, une ogive colossale ne forme qu'une seule voûte dont une répétition moins grande est indiquée sur les trois autres côtés de la cour : c'est le sanctuaire, surélevé d'une petite marche seulement en dessus du reste de l'édifice. Au bout de longues chaînettes des milliers de lampes semblent descendre du ciel et présentent de loin l'aspect d'une pluie ou d'un treillage suspendu dans l'espace. Au fond se trouve le mihrab richement orné d'incrustations précieuses, de peintures et d'arabesques. La chaire à prêcher est également un chef-d'œuvre de sculpture ».

« La plus belle mosquée du Caire, selon Gabriel Char-
mes, est la mosquée du Sultan Hassan, construite au
pied de la colline de la citadelle. Sa majestueuse coupo-
le, son minaret puissant, ses murs nus et élevés, surmon-
tés d'une magnifique corniche et formés de grandes al-
véoles de pierre, frappent d'abord par leur aspect gran-
diose. Le portail de la mosquée, modèle de presque tous
les portails du même genre, est un des produits les plus
parfaits de l'art arabe. D'une hauteur considérable en
proportion de la largeur, surmonté d'une demi-coupole
resserrée et découpée en stalactite, il présente un pro-
fond renforcement au pied duquel se trouve la porte
d'entrée. Celle-ci est recouverte d'une armure de bronze
merveilleusement ouvragée, tandis que les côtés et le mur
plein du fond du portail sont remplis d'arabesques aux
contours capricieux ou décorés de niches à colonnettes
sveltes et délicates. L'intérieur de la mosquée est plus

grandiose encore. La cour aux ablutions est entourée d'immense arcades en ogive qui donnent entrée dans le sanctuaire. Des inscriptions coufiques, taillées dans le mur, ont été formées de lettres d'une grandeur inusitée, entrelacées de fleurs. On pénètre ensuite dans la salle du Tombeau, dont la coupole semble beaucoup plus élevée et dix fois plus vaste que celle du Panthéon de Paris: là, les inscriptions sont placées sur des planches. L'impression que produit la mosquée d'Hassan est du même genre que celle dont on est saisi dans nos plus belles cathédrales. Jamais la pensée religieuse ne s'est exprimée avec plus de force et de souveraine majesté dans un monument humain ».

Le duc d'Harcourt est certainement, parmi les contemporains, l'écrivain qui a le moins bien compris l'Égypte: nous avons même l'impression que sa bonne foi n'est pas toujours sans mélange. Les lignes qu'il consacre à Sultan Hassan sont à citer, car elles montrent son chagrin: il est comme navré d'avoir rencontré une belle œuvre d'art et, pour exacte qu'elle soit, sa description a tendance à tourner tout au grotesque: « La mosquée de Sultan Hassan, dit-il, frappe tout d'abord par ses grandes et belles proportions; presque point d'ornementation, rien surtout qui semble copié sur des ornements grecs, latins ou pharaoniques; c'est bien un art à part, répondant à des besoins spéciaux, et cherchant le beau ailleurs que tous ses devanciers. En même temps, une fréquente complication dans les formes, de la bizarrerie dans la décoration, des disproportions singulières, telles que des entrées en apparence gigantesques, accompagnant des portes d'accès basses, semblent dénoter un peuple plutôt savant que naïf. Quoi qu'il en soit, c'est un art bien original, et non sans mérite ».



« Les rivalités sanglantes des Mamlouks, écrit Gobineau, ont trouvé moyen d'augmenter leur fécondité; c'est ainsi que cette mosquée de Hassan, si gigantesque, fut bâtie pendant un interrègne, par un prétendant qui luttait contre son rival, maître de la Citadelle, qui ne trouva pas trop difficile de faire un chef-d'œuvre pour se construire sous l'apparence d'un temple, une forteresse ».

Gobineau se laisse entraîner par son imagination, mais l'erreur du fait historique mise à part, l'observation est d'une profonde vérité. Un mémorialiste nous raconte qu'avant sa mort, un des derniers grands ministres fatimides fit son testament politique. « Parmi les trois fautes que j'ai à me reprocher, déclara-t-il, il y a la construction de ma mosquée hors la porte Zoueila, un ouvrage avancé en lequel les défenseurs ou les agresseurs du Caire trouveront un point d'appui ». Il s'agit de la mosquée de Salih Talai, qui s'élève près du Bab Metoualli, et dont le rôle militaire aurait bien pu être celui que craignait le vizir, si le Caire ne s'était rapidement agrandi et que l'enceinte fatimide n'eût pas perdu sa valeur. La même faute fut donc commise avec Sultan Hassan.

Les gouvernements musulmans furent toujours totalitaires, pour employer une expression à la mode. Cette conception d'autorité fut acceptée par les populations et, notamment, on ne trouve dans l'histoire musulmane rien qui puisse être comparé aux luttes engagées en France par les Communes ou les Parlements contre l'hégémonie de la monarchie. Si l'idée de « Commune » avait existé au Caire, Sultan Hassan, dressé en face du siège du Gouvernement, serait bien la menace de la Ville contre l'Etat. De toutes façons, la présence en un tel lieu d'un bastion aussi formidable était un danger permanent.

Le voyageur Léon l'Africain semble avoir été le premier à signaler cette circonstance: « Il y a plusieurs temples, monastères et collèges; et entre autres, on y void un fort renommé, que Hesen Soudan fait fabriquer, d'une merveilleuse hauteur, en voutes, au reste trèsfort de murailles, de sorte que souventefoys on a veu revolter un soudan contre l'autre: mais celui de dehors se pouvoit fortifier dans ce collège, et battre la forteresse du soudan, sans aucun empêchement pour être à l'object d'icelle, et prochain d'une demye portée d'arbalète ».

Ce fait important est également mentionné par l'Anglais Charles Thompson: « La mosquée qui semble dépasser toutes les autres, tant par la solidité de sa construction que par une majesté imposante qui frappe le spectateur, est la mosquée du sultan Hassan, située au pied de la colline où se dresse le Château-Fort. Elle est très élevée et surmontée d'une belle corniche, très en

saillie, et ornée de sculptures bizarres. Elle est rectangulaire; son entrée est richement incrustée de diverses sortes de marbre, le sommet étant aussi embelli de sculptures. Les marches par lesquelles on y montait autrefois sont en ruine et la porte en est murée, ayant souvent servi d'abri aux mécontents lors des insurrections ».

Le consul Maillet, copié sans scrupules mot pour mot par Fourmont, a également vu cette menace: « Il y a dans le Caire une ancienne Mosquée très-vaste et très-haute, et qui n'est séparée du pied de la montagne sur le penchant de laquelle le Château est bâti, que par une place sablée, dont la largeur peut être de cent cinquante pas, sur environ mille de longueur. Cette Mosquée peut encore beaucoup nuire dans les soulèvements, parce que de-là une partie des mécontents empêchera aisément, à coups de flèches, que les deux quartiers opposés du Château aient entre eux aucune communication, tandis que du sommet de la montagne, d'où l'on découvre toute la place, l'autre peut faire pleuvoir une grêle de pierres ».

Au point de vue politique, l'érection d'une telle masse face aux forces militaires du sultan pouvait donc être une erreur. « Cette mosquée, dit un auteur arabe, s'oppose à la Citadelle et il n'y eut aucune émeute sans que les rebelles ne s'installassent dans la partie supérieure pour lancer des projectiles sur les défenseurs de la Citadelle ». Au cours de l'année 1390, le sultan Barkouk, qui s'en était servi comme place d'armes dix ans auparavant, eut toutes les peines du monde à venir à bout des mutins qui s'étaient réfugiés dans la mosquée. Aussi, ayant eu à en souffrir, le sultan fit-il démolir les escaliers qui donnaient accès aux minarets, fermer les chambres qui servaient de logements aux professeurs, détruire enfin la plate-forme ainsi que les escaliers en avant du portail. La porte de derrière fut aussi condamnée, de sorte que la mosquée ne fut accessible que par une petite fenêtre, facile à aveugler en cas de troubles: elle se trouvait d'ailleurs en face de la Citadelle, et c'est de cette nouvelle entrée que se faisait l'appel à la prière.

La mosquée fu pillée en 1399 au cours d'une autre insurrection, et nous apprenons d'une manière indirecte que les escaliers des minarets avaient été reconstruits. En 1404, des tubes de lancement de matières inflamma-

bles furent installés sur les terrasses pour lutter contre la Citadelle. C'est le gouvernement qui, en 1410, met la mosquée en état de défense par crainte de troubles, mais elle est prise d'assaut par les rebelles après un violent combat et immédiatement utilisée comme centre de résistance. En 1422, tous les escaliers, ainsi que la plateforme d'accès, furent rétablis.

En 1438, des mamlouks s'emparent encore de la mosquée, dont ils brûlent la porte, et ils s'installent sur la terrasse. Lorsque le calme est rétabli, le premier soin du sultan Djamak fut de supprimer à nouveau les escaliers des minarets.

« En 1454, écrit un historien arabe, le sultan ordonna à des ingénieurs d'examiner le minaret surd de la mosquée, car on affirmait qu'il menaçait ruine. Cette rumeur ne résista pas à une enquête sérieuse. En revanche, les ingénieurs constatèrent que, par suite des projectiles qui avaient été lancés contre la mosquée pendant les troubles, le sommet du minaret était détérioré et que le croissant qui le surmontait était tout tordu. On fit enlever définitivement ce croissant: ce travail fut, en effet, plus facile que la démolition du minaret. Cette mosquée est une des merveilles du monde: c'est certainement le plus bel édifice de l'islam et il y a précisément aujourd'hui cent années musulmanes qu'il a été fondé. Par cette construction, le sultan Hassan a montré la profondeur de ses pensées ».

A la fin de l'année 1500, le sultan Djanboulat, menacé dans sa souveraineté, songea à s'enfermer dans la Citadelle et, pour parer un danger de la mosquée, donna l'ordre de la démolir: on travailla trois jours seulement à cette destruction, sans grands résultats d'ailleurs, mais, sous la pression de l'opinion publique, on dut renoncer à cette entreprise.

Ainsi, les milieux étrangers à la politique maintenaient leur sollicitude aux précieux vestiges de leur histoire. L'introduction de l'artillerie allait précipiter le martyre de l'édifice. Thévenot écrit en 1657: « Ce fut dans cette mosquée que s'enfuit Touman-Bay dernier Roy des Mamelucs, abandonnant le Chasteau à Sultan Sélim, qui fit tirer plusieurs coups de canon contre cette Mosquée, et les trous s'en voyent encor principalement dans le dome qui en est tout percé ». Sans nous porter

garant du fait historique lui-même, retenons cette constatation du délabrement de la coupole. D'ailleurs elle s'écroulait trois ans plus tard et était remplacée par celle que nous voyons aujourd'hui. Les contreforts qui l'entourent indiquent un style d'époque ottomane. L'année précédente, le minaret nord s'était effondré: lui aussi fut reconstruit avec des dimensions moindres.

Le dix-huitième siècle fut également douloureux pour la mosquée. Un épisode nous est conté par Paul Lucas, qui accomplissait son troisième voyage en 1716: « Les Asaps furent assez forts pour se saisir de la Mosquée de Sultan Assan, qui est proche de leur quartier, ils s'y retranchèrent, et cette précaution les rendit enfin les maîtres. Les Asaps qui avoient fait porter du canon dans la Mosquée de Sultan Assan, le tournèrent contre l'ennemi et le feu fut très grand pendant quelques jours. Sans la Mosquée du Sultan Assan, les Asaps n'auroient su où se retrancher ».

Nouvelle affaire en 1736, au cours de laquelle la porte de la Mosquée fut incendiée, et l'édifice fut occupé par des mutins qu'il fallut déloger par la force: à la suite de cette échauffourée le grand portail fut encore condamné. Savary écrit, en effet, en l'année 1778: « Parmi les temples nombreux dont la ville est remplie, quelques-uns s'élèvent comme des citadelles. Telle est la mosquée du sultan Hassan, où les rebelles se retiroient dans le temps de sédition, et du sommet de laquelle ils battoient le château avec du canon. Ce grand édifice, dont la corniche grotesquement sculptée a une saillie considérable, est surmontée d'un vaste dôme. La façade est incrustée de marbres précieux. Actuellement les portes en sont murées, et une garde de Janissaires en défend l'approche ».

Cette situation cessa en 1786, selon Djabarti: « Des ouvriers furent réquisitionnés pour ouvrir la porte de cette mosquée, qui était fermée, les boutiques qui s'étaient élevées au-dessous de cette porte furent démolies, ainsi que le mur qui la condamnait. On construisit une porte en fer, un escalier d'accès et des bancs en pierre ».

Arthur Rhôné, qui a tant aimé cette mosquée déplore sa situation dangereuse, nuisible à sa conservation, mais, nous allons le voir, il se laisse entraîner à écrire une belle période au détriment de la vérité historique.

« Les terrasses, dit-il, les balcons furent les repaires d'où les mécontents et les révoltés ont, depuis cinq siècles, tenu tête à la Montagne, que le maître fût un sultan mamlouk, un pacha de Stamboul ou le général Bonaparte ». Et il insiste: « Les dernières scènes d'épouvante eurent lieu au grand jour de la colère de Bonaparte, lors de l'insurrection du 21 octobre 1798: les murs gardent encore la trace des boulets français ».

Cette assertion aura du succès: les diverses éditions du Guide Joanne la répètent, avec une erreur de date; les drogmans s'en sont emparés et quelques écrivains n'ont pas dédaigné de temps à autre de la reproduire. Le dernier en date est Camille Mauclair. Pourtant mon ami Jean-Marie Carré en avait fait justice. Il est facile de lire les comptes rendus de cette lamentable journée d'émeute et surtout de se reporter à la notice de Djabarti, qui ne manque aucune occasion de marquer son hostilité aux Français, ce qui est bien naturel. Or qu'écrit-il? « Les Français dirigèrent leur bombardement sur la mosquée el-Azhar et sur les maisons des quartiers environnants ». C'est aussi triste, mais nous voulons établir ici que Bonaparte n'a pas eu l'occasion de tirer sur la mosquée de sultan Hassan.

H. de Vaujany se livre à d'autres fantaisies tout aussi erronées et éprouve le besoin de dramatiser le rôle de cette mosquée: « C'est dans cette vaste cour inondée de lumière que le sultan réunissait le peuple pour lui intimiser ses volontés; c'est sur ces dalles de marbre qui retentissaient sous le bruit des lourdes piques des gardes, que ce même peuple courbait son front lorsque le souverain descendait de la tribune et se dirigeait vers les sombres couloirs où se tenaient les janissaires en faction: c'est encore là que le 21 octobre 1798 les Français s'étaient réfugiés pendant l'insurrection du Caire ». La première partie de cette citation est du roman feuilleton, comme cette déclaration du rédacteur du Guide Baedeker, qui a vu sur divers endroits du pavement de la cour « des taches sombres, dues, dit-on, au sang des Mamlouks exécutés ici ».



La page suivante de Gabriel Hanotaux nous servira

de conclusion: « Voici la mosquée qui dépasse toutes les autres et à laquelle il faut rendre les armes. Nous sommes, du point de vue de l'histoire, dans une période d'anarchie. Or, singulier contraste, l'art atteint un apogée d'ordre et de splendeur. S'agit-il du cri vers Dieu d'un régime qui meurt, ou du chant de triomphe d'un régime qui naît? De toutes façons, l'inspiration et la technique sont à leur point culminant. Je ne crois pas que, sur la vase étendue du champ de conquête musulman, on trouve, alors, rien qui dépasse Sultan Hassan. Quant à la grande salle carrée, surplombée d'une coupole, c'est une merveille. Je ne sais quelle gloire de majesté s'y trouve incluse, achevée par l'opposition sublime entre la richesse décorative et l'austérité du tombeau ».

Les exigences de la vie moderne ont placé la mosquée du sultan Hassan en exil: elle n'est plus familière au flaneur, happé par la foule vers des quartiers plus affairés, plus bruyants. Le monument a trouvé la tranquillité silencieuse pour laquelle il semble avoir été conçu. Dans cette Egypte où les monuments sont innombrables, Sultan Hassan paraît subir une éclipse injuste; il reste, et c'est là sa revanche secrète, un des plus beaux édifices de tout l'univers islamique.

Il n'est pas inutile qu'on doive s'y rendre exprès pour l'admirer: un pèlerinage s'accompagne toujours de plété et de compréhension. Point n'est besoin de l'érudition d'un spécialiste pour en goûter le prodigieux raffinement. Cette forteresse cubique, à l'aspect sévère, rappelle sans doute des minutes douloureuses, des heures d'un tragique poignant, et surtout les journées mouvementées pendant lesquelles elle montait vers le ciel: les révolutions, les changements du personnel politique d'alors trouvaient donc une population paisible et patiente, qui travaillait en silence et en paix. On ne perd pas son temps à une méditation sur l'extraordinaire fécondité d'autrefois: aimons ces humbles artistes, qui, au lieu de gagner des batailles, ont contribué à embellir le décor de la vie.

GASTON WIET.